

Approches en histoire environnementale. Le cas de la Nouvelle-Angleterre et du Québec

Approaches in Environmental History: The Case in New England and Quebec

Richard Judd

Volume 9, numéro 1, 2006

Penser l'histoire environnementale du Québec. Société, territoire et écologie

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1000798ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1000798ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Globe, Revue internationale d'études québécoises

ISSN

1481-5869 (imprimé)

1923-8231 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Judd, R. (2006). Approches en histoire environnementale. Le cas de la Nouvelle-Angleterre et du Québec. *Globe*, 9(1), 67–92.
<https://doi.org/10.7202/1000798ar>

Résumé de l'article

Cet article compare différentes approches qui existent en histoire de l'environnement au Canada et aux États-Unis. Après avoir revu et évalué les traditions politiques et historiographiques qui ont influencé le développement de l'histoire de l'environnement aux États-Unis dans les années 1970, l'auteur dégage des courants similaires au Canada pour les comparer et tenter de déterminer si les fondements de l'histoire de l'environnement tels qu'ils se sont développés aux États-Unis conviennent à l'expérience nationale canadienne. Dans un deuxième temps, cet article examine les manières d'explorer les relations entre nature et société à l'intérieur d'un territoire transfrontalier déterminé, soit une biorégion incluant le Québec, les provinces de l'Atlantique, la Nouvelle-Angleterre et l'état de New York. Il s'avère que les traditions académiques des deux côtés de la frontière peuvent contribuer à l'histoire générale de l'environnement et ouvrir de nouvelles perspectives.

Approches en histoire environnementale. Le cas de la Nouvelle-Angleterre et du Québec

Richard Judd
Université du Maine (États-Unis)

Traduit de l'anglais par Pier Courville

Résumé – Cet article compare différentes approches qui existent en histoire de l'environnement au Canada et aux États-Unis. Après avoir revu et évalué les traditions politiques et historiographiques qui ont influencé le développement de l'histoire de l'environnement aux États-Unis dans les années 1970, l'auteur dégage des courants similaires au Canada pour les comparer et tenter de déterminer si les fondements de l'histoire de l'environnement tels qu'ils se sont développés aux États-Unis conviennent à l'expérience nationale canadienne. Dans un deuxième temps, cet article examine les manières d'explorer les relations entre nature et société à l'intérieur d'un territoire transfrontalier déterminé, soit une biorégion incluant le Québec, les provinces de l'Atlantique, la Nouvelle-Angleterre et l'état de New York. Il s'avère que les traditions académiques des deux côtés de la frontière peuvent contribuer à l'histoire générale de l'environnement et ouvrir de nouvelles perspectives.

Approaches in Environmental History: The Case in New England and Quebec
Abstract – This article explores differences and similarities in approaches to environmental history in Canada and the United States. It begins by assessing the historiographical and political traditions that influenced the growth of environmental history in America in the 1970s, and then compares these traditions to similar trends in Canada, asking the question: are the basic premises of environmental history, as they developed in the U.S., appropriate to the Canadian national experience? The article then assesses similar ways of exploring reciprocal relations between society and nature in a single cross-border area: a bioregion consisting of Quebec and the Atlantic Provinces to the North,

Richard JUDD, « Approches en histoire environnementale. Le cas de la Nouvelle-Angleterre et du Québec », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, vol. 9, n° 1, 2006.

and New England and New York to the South. Here we find that scholarly traditions on both sides of the border have something new to contribute to the larger study of environmental history.

Au cours des dernières décennies, l'histoire environnementale a pris racine au Canada. Ce domaine d'études, qui cherche à comprendre l'histoire comme une interaction dynamique entre la culture et la nature, s'inspire d'une tendance amorcée aux États-Unis dès les années 1970. Son récent essor au Canada constitue toutefois plus qu'une simple imitation. L'histoire environnementale au nord de la frontière a des précédents dans nombre de traditions savantes beaucoup plus fortes qu'aux États-Unis¹, ce qui permet de croire que l'évolution de l'histoire environnementale canadienne suivra son propre cours. Néanmoins, cette nouvelle recherche canadienne soulève une question intéressante : les fondements de l'histoire environnementale, tels qu'ils ont évolué aux États-Unis, conviennent-ils à l'expérience nationale du Canada ?

Aux États-Unis, trois obsessions nationales singulières ont alimenté l'histoire environnementale : la colonisation de l'Ouest, la vénération romantique de la nature sauvage – la *wilderness* – et le mouvement environnemental américain. Ces trois expériences ont contribué à définir l'histoire environnementale en lui suggérant ses sujets d'intérêt, en lui procurant son côté critique et même en façonnant ses approches fondamentales. Comme ces thèmes sont moins évocateurs au Canada qu'aux États-Unis, les praticiens au nord de la frontière jugeront possiblement les sujets de base, les critiques et les méthodologies de l'histoire environnementale américaine plus ou moins pertinents lorsqu'il s'agira de les appliquer au champ d'étude canadien². Cet article explorera les perspectives de l'histoire environnementale au Canada en exposant d'abord des réflexions générales sur la façon dont le domaine a pris forme aux États-Unis, puis en se concentrant sur les ressemblances et les différences historiques d'une seule région transfrontalière : l'est du Canada et la Nouvelle-Angleterre.

1. NDLR, voir l'article de Stéphane Castonguay dans ce numéro, p. 17-49.

2. Paul SUTTER, « Reflections : what Can U. S. Environmental Historians Learn from Non-U. S. Environmental Historiography ? », *Environmental History*, vol. 8, janvier 2003, p. 109 et 111.

Ce sont les études historiques sur l'expansion et la colonisation de l'Ouest qui ont le plus influencé l'histoire environnementale américaine. Celles-ci sont apparues aux États-Unis au début des années 1970 comme un sous-ensemble de l'histoire régionale de l'Ouest et ont proposé un récit fondateur impliquant l'exploitation non durable de l'environnement sur des terres nouvellement colonisées. Les ravages causés par l'exploitation forestière, le défrichement agricole, la chasse commerciale et tous les autres moyens de subsistance caractéristiques des pionniers ont inspiré un contre-récit de l'expansion de l'Ouest, selon lequel la nature et la société étaient deux mondes à part engagés l'un et l'autre dans un échange dynamique, au sein duquel la société a progressivement remplacé la nature. Ainsi, comme l'explique l'historien Dan Flores, la frontière de la colonisation est devenue « le fondement des prédictions fatalistes de l'environnementalisme à propos de l'expérience moderne au sein d'un paysage profondément modifié³ ».

Le domaine d'étude s'est en grande partie développé comme une critique de la thèse de Frederick Jackson Turner, appelée thèse de la *frontière*⁴, selon laquelle la colonisation des territoires de l'Ouest a déterminé le caractère national des États-Unis. Dans ses écrits de 1893, Turner insistait sur l'impact de la frontière de l'Ouest sur la culture américaine. En franchissant les limites des territoires occupés pour rejoindre les terres « inoccupées » – Turner ignorait totalement la présence amérindienne dans ces lieux –, les Américains se réinventaient continuellement et réaffirmaient les vertus fondatrices de la république : la démocratie, l'individualisme et l'autonomie. La thèse de Turner est

3. Dan FLORES, *The Natural West. Environmental History in the Great Plains and Rocky Mountains*, Norman, University of Oklahoma Press, 2001, p. 8. Voir aussi Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD [éd.], *Consuming Canada: Readings in Environmental History*, Toronto, Copp Clark, 1995 ; William CRONON, « The Uses of Environmental History », *Environmental History Review*, vol. 17, automne 1993, p. 13 ; Richard WHITE, « Afterword : Environmental History : Watching a Historical Field Mature », *Pacific Historical Review*, vol. 70, février 2001, p. 976 et Alfred W. CROSBY, « The Past and Present of Environmental History », *American Historical Review*, vol. 100, octobre 1995, p. 1185.

4. N.D.L.R. Le terme *frontière* renvoie au mot anglais « frontier », qui désigne l'expérience pionnière de l'Ouest américain qui a repoussé la frontière des territoires jusqu'alors habités par les colons.

devenue l'un des thèmes les plus percutants et tenaces de l'histoire américaine, de sorte que le développement de l'histoire environnementale ne peut être considéré sans tenir compte de ce débat sur le rôle de la terre dans le façonnement du caractère américain.

Le Canada et les États-Unis ont tous deux produit des récits sur l'histoire de l'Ouest selon lesquels le territoire était le creuset de la nation : Walter Prescott Webb, Harold Innis, Ray Billington, Arthur Lower, Arthur Morton, Donald Worster et John Herd Thompson, pour n'en nommer que quelques-uns, partagent la croyance voulant que le biome de l'Ouest ait aidé à modeler l'histoire nationale. Dans l'ouest des deux pays, la nature demeure, comme le dit Alan MacEachern, « le chapitre d'introduction du récit national⁵ ». Toutefois, il existe d'importantes différences entre les deux visions. Les historiens américains perçoivent l'expansion vers l'ouest comme une progression continue à travers le continent, des Appalaches à la côte du Pacifique. Le processus, dans l'esprit de Turner, était partout le même et rendait la *frontière* inséparable de l'idée même des États-Unis. Au Canada, le Plateau laurentien

5. Alan MACEachern, « Voice in the Wilderness: Recent Works in Canadian Environmental History », *Acadiensis*, vol. 31, printemps 2002, p. 215. Voir aussi Fred A. SHANNON, *The Farmer's Last Frontier: Agriculture, 1860-1897*, New York, Harper Torchbooks, 1968 ; Walter Prescott WEBB, *The Great Plains*, Boston, Ginn and Company, 1931 ; James C. MALIN, *The Grassland of North America: Prolegomena to its History*, Lawrence, Kansas, 1947 ; Wallace STEGNER, *Beyond the Hundredth Meridian: John Wesley Powell and the Second Opening of the West*, Boston, Houghton Mifflin, 1954 ; Ray Allen BILLINGTON, *The Far Western Frontier, 1830-1860*, New York, Harper, 1956 ; Paul W. GATES, *History of Public Land Law Development*, Washington, D.C., U. S. Government Printing Office, 1968 ; Paul W. GATES, *The Farmer's Age: Agriculture, 1815-1860*, New York, Harper and Row, 1968 ; Harold INNIS, *Fur Trade in Canada: An Introduction to Canadian Economic History*, Toronto, University of Toronto Press, 1956 ; Arthur S. LOWER, *North American Assault on the Canadian Forest*, Toronto, Ryerson Press, 1938 ; Arthur MORTON, *A History of the Canadian West*, London, Thomas Nelson & Sons, 1939 ; Donald WORSTER, *Rivers of Empire. Water, Aridity, and the Growth of the American West*, New York, Pantheon Books, 1986 ; John Herd THOMPSON, *Forging the Prairie West*, New York, Oxford University Press, 1998 ; Robert Douglas FRANCIS, « Turner versus Innis: Bridging the Gap », *American Review of Canadian Studies*, vol. 33, hiver 2003, p. 475 ; Alfred W. CROSBY, *op. cit.*, p. 1179 ; Arthur S. LOWER, cité dans William H. KATERBERG, « A Northern Vision: Frontiers and the West in the Canadian and American Imagination », *American Review of Canadian Studies*, vol. 33, hiver 2003, p. 548.

sépare l'est de l'ouest et cette discontinuité semble avoir scindé la *frontière* canadienne en une multitude de frontières. Alors que les Américains se définissent comme un peuple de la *frontière*, l'identité canadienne se dissout dans une série de particularismes régionaux et ethniques, dans lesquelles la *frontière* peut ou non jouer un rôle décisif.

En réalité, le terme « frontière » revêt plusieurs sens au Canada : il désigne une division politique ou culturelle entre le Canada et les États-Unis ou entre le Canada français et le Canada anglais. Cette pluralité de sens souligne la différence entre la façon dont les Américains et les Canadiens perçoivent l'espace et la culture. Tandis que la *frontière* américaine suggère un processus national unificateur, la *frontière* canadienne sépare. Ceci est également vrai dans le cas de l'histoire de l'expansion nationale canadienne. La frontière de l'Ouest ne correspond pas tant à un processus de création du caractère national qu'à un lieu souvent perçu comme éloigné et isolé de l'origine de l'histoire canadienne. Alors que Turner considérait l'Ouest comme une possibilité nouvelle et une stimulation pour la créativité culturelle, Arthur Morton insiste sur la rigueur de la région – les moustiques, les grandes distances, les roches, la boue et la rareté des arbres, de l'eau et du gibier – et fait ressortir les liens économiques et culturels unissant la *frontière* à la métropole⁶.

Ces différences ont deux incidences importantes sur la transposition de l'histoire environnementale américaine en une histoire environnementale canadienne. Premièrement, l'histoire de l'Ouest chez Turner célébrait le triomphe des pionniers sur la nature. C'est cette vision insouciance du progrès, ou plutôt la critique de cette vision, qui a en bonne partie donné à l'histoire environnementale son orientation éthique. Le

6. Arthur S. MORTON, *op. cit.*, p. 138-139. Voir aussi William H. KATERBERG, *op. cit.*, p. 546-547, 552-553 ; Peter R. MULVIHILL, Douglas C. BAKER et William R. MORRISON, « A Conceptual Framework for Environmental History in Canada's North », *Environmental History*, vol. 6, octobre 2001, p. 613 et 616-617 ; Arthur Reginald Marsden LOWER, « The Assault on the Laurentian Barrier, 1850-1870 », Marlene SHORE [éd.], *The Contested Past : Reading Canada's History : Selections from the Canadian Historical Review*, Toronto, University of Toronto Press, [1929] 2002, p. 118 ; R. Douglas FRANCIS, *op. cit.*, p. 473-475, 479, 569 et 575-576 ; Frances W. KAYE, « An Innis, Not a Turner », *American Review of Canadian Studies*, vol. 31, hiver 2001, p. 599 ; William H. KATERBERG, *op. cit.*, p. 546-547.

modèle global du déclin en histoire environnementale est dialectiquement lié aux phases de progression de la frontière identifiées par Turner, qui retracent une évolution ascendante inévitable de la propriété attribuée au colon à la république agraire. Dans l'ouest canadien, le triomphe des pionniers sur la nature est plus ambigu ; la perspective d'établissements isolés, tapis dans « un gigantesque, inimaginable, menaçant et formidable cadre physique », comme l'a formulé l'historien Donald Worster, n'interpelle pas les historiens de l'environnement de la même façon que semble le faire la vision de Turner. Deuxièmement, la saga de la *frontière* américaine évoque l'idée d'un pionnier individualiste affrontant héroïquement les forces de la nature. Les historiens canadiens, en partie parce que l'environnement leur paraît si hostile, visualisent la *frontière* comme un réseau reliant l'arrière-pays à la ville. Dans ce contexte, le pionnier est simplement un intermédiaire entre la capitale de l'Est et l'environnement de l'Ouest, ce qui rend le récit du déclin dans l'Ouest canadien beaucoup moins percutant qu'il ne l'est aux États-Unis⁷. Bref, la thèse métropolitaine, selon laquelle la capitale urbaine façonne le développement de l'arrière-pays, propose un récit national moins enclin à provoquer une réaction environnementaliste.

L'histoire environnementale des États-Unis a été alimentée par une autre vision puissante de la terre qui prend un sens distinct au Canada. Les campagnes en faveur de la conservation de la nature dans les années 1950 et 1960, qui ont mené au *Wilderness Act* de 1964, proposaient un idéal à l'aune duquel on pourrait juger toute intrusion humaine dans le monde naturel. Bien que certains historiens aient récemment critiqué notre perception idéalisée d'une nature « vierge », cette conception a laissé des traces durables. L'histoire environnementale et les politiques environnementales aux États-Unis ne sont pas seulement biocentriques,

7. Donald WORSTER, « Wild, Tame, and Free : Comparing Canadian and U. S. Views of Nature », John M. FINDLAY et Ken S. COATES [éd.], *Parallel Destinies : Canadian-American Relations West of the Rockies*, Seattle/Montréal, University of Washington Press/McGill-Queen's University Press, 2002, p. 4. Voir aussi Gregory H. NOBLES, « Breaking into the Backcountry : New Approaches to the Early American Frontier, 1750-1800 », *William and Mary Quarterly*, vol. 46, octobre 1989, p. 642 et 644-645 ; R. Douglas FRANCIS, *op. cit.*, p. 477-478 ; William H. KATERBERG, *op. cit.*, p. 545 et 549-551 ; Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD, *op. cit.*, p. 2 ; Frances W. KAYE, *op. cit.*, p. 601 et 602.

elles sont aussi étrangement anthropophobes, fondées sur une séparation radicale entre culture et nature « vierge ». Cette prédisposition ne se transpose pas toujours facilement dans d'autres parties du monde⁸.

Les Canadiens idéalisait eux aussi leur nature en tant qu'espace inhabité. Le mouvement de création des parcs, qui a débuté peu après la fondation de Yellowstone en 1871, a été fondé sur une idéologie de la nature semblable à l'idéologie américaine. Il existe toutefois, selon George Altmeyer, une « complexité immense caractérisant l'attitude canadienne à l'égard de la nature⁹ ». La notion de nature n'a pas été étudiée aussi attentivement au Canada qu'aux États-Unis, mais il semble juste d'affirmer qu'alors que John Muir a connu un renouveau spirituel dans son refuge en montagne, les écrivains canadiens s'étendent sur les aspects menaçants de la solitude de ces lieux. Tandis que les Américains considèrent la nature sauvage comme en voie de disparition, et donc romantique, les Canadiens perçoivent le Bouclier comme indomptable, et donc aucunement fragile. De plus, les Américains ont mieux réussi à isoler la nature sauvage de leurs besoins économiques. Comme l'historien Lloyd Irland l'explique,

la capacité du monde urbain à importer son maïs de l'Iowa, son bois de construction du Canada, son pétrole d'Irak et son acier du Japon a amené les citoyens à croire qu'ils avaient brisé leur dépendance à l'égard des ressources naturelles¹⁰.

8. Char MILLER, « An Open Field », *Pacific Historical Review*, vol. 70, février 2001, p. 69-76 ; Mart STEWART, « Environmental History : Profile of a Developing Field », *History Teacher*, vol. 31, mai 1998, p. 359 ; Donald WORSTER, « Wild, Tame, and Free », *op.cit.*, p. 249-250 ; Mart A. STEWART, « If John Muir Had Been an Agrarian : American Environmental History West and South », *Environment and History*, vol. 2, 2005, p. 153 ; Lynda JESSUP, « The Group of Seven and the Tourist Landscape in Western Canada, or The More Things Change... », *Journal of Canadian Studies*, vol. 37, printemps 2002, p. 146-147.

9. George ALTMAYER, « Three Ideas of Nature in Canada, 1893-1914 », Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD [éd.], *op. cit.*, p. 97 et 98. Voir aussi Patricia JASEN, « Native People and the Tourist Industry in Nineteenth-Century Ontario », *Journal of Canadian Studies*, vol. 28, hiver 1993-1994, p. 5 et 8 ; Lynda JESSUP, *op. cit.*, p. 146-147 et 162 ; Paul SUTTER, *op. cit.*, p. 1 ; Donald WORSTER, « Wild, Tame, and Free », *op. cit.*, p. 252 et 253.

10. Lloyd C. IRLAND, *The Northeast's Changing Forest*, Petersham, Massachusetts, Harvard University Forest, 1999, p. 130. Voir aussi George COLPITTS,

Cette croyance a permis aux Américains d'idéaliser et de poétiser leur arrière-pays. De leur côté, les Canadiens sont plus portés à considérer l'environnement et l'économie comme un tout. Bien que la nature ait influencé ou inspiré la culture au Canada, le concept de nature y semble très différent.

Finalement, les politiques de conservation et l'environnementalisme ont laissé de profondes empreintes sur l'histoire environnementale américaine. Encore une fois, on observe à cet égard des parallèles et des différences avec le Canada. Dans les deux pays, les réformes conservationnistes ont commencé à la fin du XIX^e siècle en réaction au déboisement des forêts. Comme la présidence de Theodore Roosevelt (1901 – 1908) a marqué le point culminant du mouvement aux États-Unis, la Commission de la conservation (1909 – 1921) a marqué son apogée au Canada. Dans les deux cas, tel que l'ont démontré H. V. Nelles et Samuel P. Hays, la conservation était orchestrée par une cohorte de fonctionnaires, de planificateurs spécialisés et de représentants de l'industrie. Par contre, aux États-Unis, l'industrialisation et l'urbanisation rapides ont entraîné une vive réaction romantique, qui a donné au mouvement un statut populaire répandu. Au Canada, l'étendue des ressources forestières atténuait ce sentiment d'urgence et, de façon plus subtile, comme le remarque Nelles, le fait que les forêts sont la propriété de la Couronne a sans doute nui à l'émergence d'un esprit militant au sein de la population. En l'absence de luttes au sujet de la propriété des forêts, luttes propres aux croisades des conservationnistes dans l'ouest des États-Unis, le mouvement n'a pas su, comme l'a souligné Nelles, pénétrer profondément dans la conscience des Canadiens¹¹.

Game in the Garden : A Human History of Wildlife in Western Canada to 1940, Vancouver, UBC Press, 2002, p. 5-6 et 103-104 ; Donald WORSTER, « Wild, Tame, and Free », *op. cit.*, p. 256, 258. George ALTMAYER, *op. cit.*, p. 96 ; William H. KATERBERG, *op. cit.*, p. 547 ; Peter R. MULVIHILL, Douglas C. BAKER and William R. MORRISON, « A Conceptual Framework for Environmental History in Canada's North », *Environmental History*, vol. 6, Octobre 2001, p. 611-26.

11. Henry Vivian NELLES, *The Politics of Development : Forest, Mines and Hydro-Electric Power in Ontario, 1849-1941*, Toronto, Macmillan Company of Canada, 1974, p. 49, 63, 186, 199, 200-201 et 213-214 ; Samuel P. HAYS, *Conservation and the Gospel of Efficiency : the Progressive Conservation Movement, 1890-1920*, Cambridge, Harvard University Press, 1959. Voir aussi George ALTMAYER, *op. cit.*,

Tandis que des crises écologiques stimulaient une contestation populaire aux États-Unis, l'environnementalisme ne constituait pas une nécessité contraignante au Canada. Aux États-Unis, les retombées nucléaires, la publication de *Silent Spring* de Rachel Carson, l'incendie de la rivière Cuyahoga, le déversement de pétrole à Santa Barbara, Three-Mile Island, Love Canal ainsi que d'autres désastres écologiques ont fait la une pendant deux décennies. Cette atmosphère de crise était aggravée, à la même époque, par les luttes pour les droits civils et pour la liberté d'expression ainsi que par les manifestations contre la guerre. L'histoire environnementale a été en bonne partie le produit de politiques vindicatives ; ce sont ces assises qui ont donné au domaine son côté normatif particulier. Les historiens canadiens se tiennent quelque peu à l'écart de cette forte tradition de protestation et, par conséquent, le conseil d'Alan MacEachern, qui suggère « d'éviter une adhésion servile au modèle américain¹² », mérite un examen approfondi.

Ces différents contextes expliquent en partie le développement plus rapide de l'histoire environnementale aux États-Unis. Conditionnés par la réaction critique à l'égard de la thèse de Turner, les historiens américains ont fait écho aux vibrantes traditions environnementales et conservationnistes du pays de même qu'ils se sont inspirés de la notion de « *wilderness* ». Ils ont donc orienté leurs recherches de façon à explorer

p. 106 ; Gilbert ALLARDYCE, « The Vexed Question of Sawdust » : River Pollution in Nineteenth-Century New Brunswick », Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD [éd.], *op. cit.*, p. 129 ; Alan F. J. ARTIBISE et Gilbert A. STELTER, « Conservation Planning and Urban Planning : The Canadian Commission of Conservation in Historical Perspective », Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD [éd.], *op. cit.*, p. 152-153 et 156 ; Peter GILLIS et Thomas R. ROACH, « The Beginnings of a Movement : The Montreal Congress and Its Aftermath, 1880-1896 », Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD [éd.], *op. cit.*, p. 131. Sur la conservation de la faune et des pêches, voir George COLPITTS, *op. cit.*, p. 125-126 ; Richard JUDD et William PARENTEAU, « More Buck for the Bang : Sporting and the Ideology of Fish and Game Management in Northern New England and the Maritime Provinces, 1870-1900 », Toronto, McGill-Queens University Press/University of Maine Press (à paraître).

12. Alan MACEACHERN, *op. cit.*, p. 216. Voir aussi Richard JUDD et Christopher S. BEACH, *Natural States : The Environmental Imagination in Maine, Oregon, and the Nation*, Washington, D. C., Resources for the Future Press, 2003 ; Vera NORWOOD, « Disturbed Landscape/Disturbing Processes : Environmental History for the Twenty-First Century », *Pacific Historical Review*, vol. 70, février 2001, p. 80.

et à comprendre le lien entre l'histoire humaine et l'histoire naturelle en utilisant des concepts empruntés à l'écologie, à la géographie, à la climatologie et à d'autres sciences. Bien que l'histoire environnementale soit demeuré attachée à cette approche fondamentale, elle s'est fragmentée au cours de sa maturation en empruntant de nouveaux thèmes et de nouvelles méthodologies à l'histoire culturelle, intellectuelle, économique ou littéraire, pour devenir plus diversifiée, et donc moins homogène. L'instauration et la maturation de ce nouveau domaine d'étude ont précédé d'environ deux décennies des développements similaires en Europe et au Canada. Même si l'expérience nationale unique des États-Unis explique ce rôle de pionnier, elle ne révèle pas entièrement pourquoi l'Europe et le Canada ont tardé à développer ce domaine d'étude.

L'une des façons de considérer cet écart est de supposer, comme certains l'ont fait, que les historiens canadiens ont longtemps négligé la matrice nature-culture et qu'ils sont maintenant en voie de se rattraper. En 1995, Chad et Pam Gaffield écrivaient que les historiens canadiens n'avaient pas systématiquement étudié le rôle de l'environnement dans l'histoire et que les ressources naturelles leur paraissaient être simplement des images de second plan, « statiques et passives ». En 2001, Peter Mulvihill et d'autres affirmaient que « l'histoire environnementale officielle du Nord canadien en est toujours au tout début de son développement » et, en 2002, Alan MacEachern déclarait que l'histoire environnementale avait « enfin vu le jour » au Canada¹³. Ces commentaires suggèrent que l'histoire environnementale canadienne imitera tout bonnement le modèle américain. En effet, dans certains cas, les historiens canadiens se sont fortement appuyés sur des classiques américains tels que *National Parks: The American Experience* d'Alfred Runte et *Wilderness and the American Mind* de Roderick Nash.

Une autre façon d'envisager ces différences entre le Canada et les États-Unis est de supposer que les historiens des deux côtés de la frontière écrivent de façon similaire au sujet de l'environnement lorsqu'ils travaillent sur des sujets similaires, mais que leurs définitions

13. Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD [éd.], *op. cit.*, p. 1 ; Peter R. MULVIHILL, Douglas C. BAKER and William R. MORRISON, *op. cit.*, p. 611 ; Alan MACEACHERN, *op. cit.*, p. 215. Voir aussi Patricia JASEN, *op. cit.*, p. 7.

historiographiques peuvent différer. Ce que l'on considère comme de l'histoire environnementale aux États-Unis peut s'avérer tout autre chose au Canada, où les historiens œuvrent suivant différentes traditions culturelles, politiques, linguistiques et historiographiques, même si la prémisses de leurs travaux demeure la même, à savoir que les historiens doivent reconnaître le rôle de l'environnement dans l'histoire de l'humanité. Cette similitude fondamentale dans les approches devient évidente si l'on s'en tient à une seule région transfrontalière, une « biorégion » dans le jargon de l'historien de l'environnement. La région recoupant la vallée du Saint-Laurent et la Nouvelle-Écosse jusqu'au Massachusetts présente des types de sols et de forêts similaires, des topographies et des écosystèmes semblables et, à certains égards, une histoire et une culture voisines. Une comparaison transfrontalière des diverses façons d'aborder le lien entre nature et culture devrait révéler des similarités et des différences dans la manière dont les Américains et les Canadiens étudient l'interaction entre culture et nature. Matthew Hatvany, par exemple, a essentiellement abordé l'histoire des marais salants du Saint-Laurent de la même façon que Kim Sebold a décrit ceux situés le long de la côte de la Nouvelle-Angleterre : ils se sont tous deux concentrés sur l'interaction entre les agriculteurs et un écosystème unique ; ils ont tous deux démontré la façon dont les agriculteurs ont adopté les technologies européennes et les ont appliquées au contexte du Nouveau Monde pour manipuler cet écosystème ; ils ont l'un comme l'autre trouvé que les perceptions culturelles et économiques du marais salant ont sensiblement changé avec le temps et ils ont tous les deux mis l'accent sur l'adaptation de l'homme à cet environnement sur plusieurs générations. Hatvany considère son travail comme une géographie historique et Sebold comme une histoire environnementale. Une comparaison transfrontalière de tels sujets démontre que les historiens de l'environnement ont beaucoup à partager des deux côtés de la frontière¹⁴.

14. Dan FLORES, « Place : An Argument for Bioregional History », *Environmental History Review*, vol. 18, hiver 1994, p. 96 ; Matthew G. HATVANY, *Marshlands. Four Centuries of Environmental Change on the Shores of the St. Lawrence*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 2003. Voir aussi Dan FLORES, « Place », *op. cit.*, p. 2 et 3 ; Richard WHITE, *op. cit.*, p. 976-977 ; David A. GAUTHIER et J. David HENRY, « Misunderstanding the Prairies », Chad GAFFIELD et

Depuis *Changes in the Land* (1983) de William Cronon, la moitié sud de cette péninsule a fait l'objet de plusieurs histoires environnementales, y compris celles de Carolyn Merchant (1989), Theodore Steinberg (1991), Richard Judd (1997), John Cumbler (2001) et Brian Donahue (2004). De façon générale, ces études partagent la conviction que l'environnement est la base matérielle de l'histoire et elles explorent la façon dont les humains l'ont transformé en une économie. Elles révèlent un certain penchant pour le déterminisme environnemental et elles remettent en question la façon dont les habitants de la Nouvelle-Angleterre ont perturbé les rapports écologiques nécessaires à leur survie¹⁵. Si on la considère sous cet angle, on peut dire que la moitié nord de la péninsule a elle aussi une histoire environnementale, même si celle-ci entre dans une catégorie différente et qu'elle découle d'une tout autre série d'intérêts et de questions.

La géographie s'avère un bon point de départ pour examiner l'histoire environnementale de l'Est du Canada. Andrew Hill Clark, un géographe marqué par le déterminisme environnemental de Griffith Taylor et le déterminisme culturel de Carl Sauer, a publié en 1968 une géographie de l'Acadie qui mettait l'accent sur « les histoires étroitement liées de l'homme et de la terre » et qui supposait que « les roches, la pluie, les rivières, les vents, les marées, les arbres, les poissons » faisaient tous « partie intégrante de ces histoires ». Ramsay Cook a judicieusement

Pam GAFFIELD [éd.], *op. cit.*, p. 257 et 259 ; R. Douglas FRANCIS, *op. cit.*, p. 570 ; Frances W. KAYE, *op. cit.*, p. 598 ; Mart STEWART, « If John Muir Had Been an Agrarian », *op. cit.*, p. 139-140.

15. Carolyn MERCHANT, *Ecological Revolutions : Nature, Gender, and Science in New England*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1989 ; Theodore STEINBERG, *Nature Incorporated : Industrialization and the Waters of New England*, New York, Cambridge University Press, 1991 ; Richard W. JUDD, *Common Lands, Common People : The Origins of Conservation in Northern New England*, Cambridge, Massachusetts, Harvard University Press, 1997 ; John T. CUMBLER, *Reasonable Use : The People, the Environment, and the State, New England, 1790-1930*, New York, Oxford University Press, 2001 et Brian DONAHUE, *The Great Meadow : Farmers and the Land in Colonial Concord*, New Haven, Yale University Press, 2004. Voir aussi William CRONON, *op. cit.*, p. 4 ; Mart STEWART, « Environmental History », *op. cit.*, p. 354 ; Alfred W. CROSBY, *op. cit.*, p. 1189 et Samuel P. HAYS, « Towards Integration in Environmental History », *Pacific Historical Review*, vol. 70, février 2001, p. 60 et 62.

qualifié ce travail – antérieur d'une quinzaine d'années à *Changes in the Land* de Cronon – de « modèle d'histoire environnementale¹⁶ ». De même, la géographie historique du Nouveau-Brunswick de Graeme Wynn retrace les interactions entre forêts, colons et marchands pour démontrer – comme d'autres l'ont fait à sa suite – comment l'agriculture, la production de « staples » et les formes d'un pluralisme professionnel étaient toutes fondées sur des conditions géophysiques et naturelles. Wynn conclut que, « pris dans son ensemble, ce savoir illustre les liens étroits entre les territoires et les moyens d'existence ». Il suggère la possibilité que les points faibles de l'histoire environnementale canadienne résultent en partie de la relative vigueur de la géographie historique au Canada¹⁷.

Savoir comment la géographie canadienne en est venue à occuper la niche que remplit l'histoire environnementale aux États-Unis demeure une question complexe¹⁸. Il existe d'évidentes affinités entre ces disciplines. Les deux prêtent une attention particulière aux milieux naturels ; les deux s'interrogent sur l'exploitation abusive de l'environnement ; les deux privilégient la perspective à long terme de l'occupation humaine et les deux ont été imprégnées du déterminisme environnemental¹⁹. Le

16. Andrew Hill CLARK, *Acadia : The Geography of Early Nova Scotia to 1760*, Madison, University of Wisconsin Press, 1968, p. x ; Ramsay COOK, « 1492 and All That : Making a Garden Out of Wilderness », Chad GAFFIELD et Pam GAFFIELD (éd.), *op. cit.*, p. 64-65 et 69-71.

17. Graeme WYNN, « Thinking About Mountains, Valleys and Solitudes : Historical Geography and the New Atlantic History », *Acadiensis*, vol. 31, automne 2001, p. 133, 135, 137 et 145 ; Graeme WYNN, *Timber Colony : A Historical Geography of Early New Brunswick*, Toronto, University of Toronto Press, 1981.

18. Susan SCHULTEN, *The Geographical Imagination in America, 1880-1950*, Chicago, University of Chicago Press, 2001, p. 3.

19. Martin S. KENZER [éd.], *Carl O. Sauer : A Tribute*, Corvallis, Association of Pacific Coast Geographers et Oregon State University Press, 1987, p. xv et xxi-xii ; Carl O. SAUER, « Destructive Exploitation in Modern Colonial Expansion », *Comptes rendus du congrès international de géographie*, Leiden, E. J. Brill, 1938, 2, Sect. 3c, p. 494-499 ; Carl O. SAUER, « The Agency of Man on the Earth », Williams L. THOMAS [éd.], *Man's Role in Changing the Face of the Earth*, Chicago, University of Chicago Press, 1956, p. 49-69 ; William W. SPETH, « Historicism : The Disciplinary World View of Carl O. Sauer », KENZER [éd.], *op. cit.*, p. 11 ; Geoffrey J. MARTIN et Preston E. JAMES, *All Possible Worlds : A History of Geographical Ideas*, New York, John Wiley & Sons Inc., 1972 [1993], p. 346-347.

géographe Ellsworth Huntington a rédigé des études considérables portant sur le climat et la civilisation humaine et l'ouvrage de Ellen Churchill Semple, *American History and Its Geographic Conditions* (1903), soutenait que « l'homme est un produit de la surface de la terre ». Celle-ci, ajoutait Semple,

l'a materné, l'a nourri, lui a donné des tâches, a dirigé ses pensées, l'a mis en présence de difficultés qui ont fortifié son corps et aiguisé son esprit, lui a posé des problèmes de navigation ou d'irrigation tout en lui soufflant des indices pour les résoudre²⁰.

Bien entendu, les géographes ont adopté depuis une doctrine de causalité plus flexible, mais ce déterminisme simple a été abandonné de différentes façons au Canada et aux États-Unis. Aux États-Unis, les méthodes quantitatives ont remplacé les études descriptives au milieu des années 1950. Alors que les départements universitaires croissaient, les géographes avaient la possibilité de se spécialiser dans des champs d'études plus pointus et de se concentrer sur une mesure plus précise des relations spatiales et des systèmes fonctionnels. Les ordinateurs, la guerre froide et la course à l'espace ont favorisé cet intérêt grandissant pour les sciences tout comme l'a fait la tendance vers la planification urbaine et régionale. Pour des raisons historiques spécifiques, la géographie américaine s'est tournée vers la recherche quantitative et vers l'analyse fonctionnelle et elle s'est détournée des généralisations normatives sur l'environnement et sur la culture qui caractérisaient la période antérieure²¹.

Les géographes canadiens étaient pour leur part davantage sensibles à l'importance accordée par les Britanniques et par les Européens continentaux aux études régionales et à la perspective historique. Le régionalisme était déjà un élément important de l'identité canadienne et les géographes se sont concentrés sur les caractéristiques qui donnaient à

20. Ellen Churchill SEMPLE dans Geoffrey J. MARTIN et Preston E. JAMES, *op. cit.*, p. 329-330. Voir aussi *ibid.*, p. 325 et 327-328.

21. Dan FLORES, « Place », *op. cit.*, p. 90 et 99 ; William W. SPETH, *op. cit.*, p. 11 ; Geoffrey J. MARTIN et Preston E. JAMES, *op. cit.*, p. 226-27, 330-31, 333, 335, 352, 368, 370-374 et 455 ; Alfred W. CROSBY, *op. cit.*, p. 1184.

chaque région ses qualités distinctives, à commencer par la géologie, le climat, la végétation et les sols, ainsi que sur l'histoire du peuplement et des occupations successives. Or de tels objets d'étude soulignaient le lien entre la nature et la culture. Ainsi, même si les Canadiens ont contribué, comme leurs collègues américains, aux études géographiques quantitatives, ils ont été guidés par différentes priorités, dont les dimensions temporelles et naturelles demeuraient importantes²².

Les traditions *historiques* canadiennes ont également favorisé une approche différente des rapports entre culture et nature. Les historiens de l'Est du Canada ont été les premiers à appliquer l'analyse de classes aux études rurales, ces dernières étant évidemment le domaine traditionnel de l'histoire environnementale. Cette approche a découlé de l'importance accordée à la théorie des « *staples* », qui établit un lien entre les ressources naturelles comme le poisson, les fourrures, le bois d'œuvre et les minéraux et l'orientation et le rythme du développement économique en général. Depuis l'ouvrage de Harold Innis sur le commerce des fourrures, plusieurs historiens canadiens ont étudié le commerce des ressources naturelles et son rapport avec le développement social. Cette approche a mené l'histoire canadienne à se pencher sur les assises naturelles d'une société, un thème habituel en histoire environnementale, mais elle a également soulevé des questions sur la façon dont l'environnement a influé sur la formation des classes et sur la culture rurale, une problématique que les historiens environnementaux américains ont souvent ignorée²³. Les histoires récentes du Canada atlantique

22. Geoffrey J. MARTIN et Preston E. JAMES, *op. cit.*, p. 218-219, 221-225 et 266-268 ; R. Douglas Francis, *op. cit.*, p. 570-571 ; Stephen HORNSBY, *Nineteenth-Century Cape Breton : A Historical Geography*, Montréal, McGill-Queens University Press, 1992.

23. Larry A. GLASSFORD, « The Evolution of "New Political History" in English-Canadian Historiography : From Cliometrics to Cliodiversity », *American Review of Canadian Studies*, vol. 32, automne 2002, p. 349-350 ; Gary BURRILL et Ian MCKAY, *People, Resources, and Power : Critical Perspectives on Underdevelopment and Primary Industries in the Atlantic Region*, Fredericton, New Brunswick, Gorsebrook Research Institute of Atlantic Canada Studies et Acadiensis Press, 1987, p. 1-2 ; J.I. (Hans) BAKKER, « Canadian Political Economy and Rural Sociology : Early History of Rural Studies in Canada », *Rural Sociologist*, vol. 7, septembre 1987 ; Robert J. BRYM et Robert James SACOUMAN [éd.], *Underdevelopment and Social Movements in Atlantic Canada*, Toronto, New Hogtown Press, 1979 ;

s'intéressent moins aux « *staples* » qu'aux structures du capital externe qui ont transformé l'exploitation de matières premières en économies dépendantes, plus particulièrement dans les domaines du bois d'œuvre et des pâtes et papiers. Ces études ajoutent à l'analyse des classes sociales et de l'environnement une très fine compréhension du clientélisme d'État, un élément qui fait défaut à l'histoire environnementale des États-Unis. Des historiens tels que Peter Gillis, Anders Sanberg et William Parenteau ont démontré que la lutte des classes se trouve au cœur des politiques de conservation dirigées par l'État. La théorie de la dépendance se retrouve dans l'histoire rurale américaine dans la thèse dite de la province pillée (*Plundered Province*), défendue par des historiens comme Earl Pomeroy et William Robbins. Cependant, en général, les historiens américains de l'environnement n'ont pas développé ces thèmes²⁴. L'étude de l'arrière-pays de Chicago de William Cronon, *Nature's Metropolis*, touche à peine aux questions de classes et de dépendance et, malgré son influence dans le domaine, son travail a eu peu d'impact aux États-Unis. En bref, la leçon n'a pas profondément influencé l'histoire environnementale des États-Unis, où demeurent anonymes et monolithiques les acteurs humains en étroite relation avec l'environnement et la société, que ce soient les pêcheurs, les agriculteurs, les commerçants de fourrures, les bûcherons ou les propriétaires de boisés. Bien que la théorie des « *staples* » ait ses adversaires, l'histoire environnementale canadienne continuera sans doute à comprendre une dimension de

John McCallum, *Unequal Beginnings : Agriculture and Economic Development in Quebec and Ontario Until 1870*, Toronto, University of Toronto Press, 1980.

24. Paul SUTTER, *op. cit.*, p. 111 ; Henry VELTMEYER, « The Capitalist Underdevelopment of Atlantic Canada », Robert J. BRYM et R. James SACOUMAN [éd.], *op. cit.*, p. 18 ; L. Anders SANBERG, « Introduction : Dependent Development and Client States : Forest Policy and Social Conflict in Nova Scotia and New Brunswick », L. Anders SANBERG, *Trouble in the Woods : Forest Policy and Social Conflict in Nova Scotia and New Brunswick*, Fredericton, New Brunswick, Acadiensis Press et Gorsebrook Research Institute for Atlantic Canada Studies, 1992, p. 2 ; Ken S. COATES, « Introduction », John M. FINDLAY et Ken S. COATES [éd.], *Parallel Destinies : Canadian-American Relations West of the Rockies*, Seattle et Montréal, University of Washington Press et McGill-Queen's University Press, 2002, p. 12 ; William G. ROBBINS, « The "Plundered Province" Thesis and the Recent Historiography of the American West », *Pacific Historical Review*, vol. 55, novembre 1986, p. 578-579 et 584 ; Paul SUTTER, *op. cit.*, p. 110.

classe, ainsi que l'a démontré l'ouvrage de Neil Forkey sur le bassin hydrographique de la rivière Trent en Ontario²⁵.

Si la théorie de la dépendance et celle des « *staples* » apportent une dimension de classe à l'histoire environnementale, les études rurales au Québec suggèrent de nouvelles façons de comprendre les rapports entre la tradition et les usages de la nature. Les historiens du monde rural au Québec, tel Serge Courville, ont perfectionné l'étude de la société rurale en insistant sur le rôle de la tradition dans la structuration de la vie agraire²⁶. De profondes différences culturelles et linguistiques définissent l'étude du Canada français, non seulement comme une histoire régionale, mais aussi comme l'histoire d'un peuple. En conséquence, les comparaisons avec l'histoire rurale du Canada anglais ou de la Nouvelle-Angleterre doivent être faites prudemment. Tout de même, la tradition historique du Québec comporte une importante dimension environnementale qui apporte beaucoup à notre compréhension de la façon dont les sociétés et l'environnement interagissent dans l'Est de l'Amérique du Nord.

Fernand Ouellet a inscrit l'environnement et la société dans son vaste compte rendu de l'Ancien Régime, des concessions seigneuriales et du développement des relations commerciales. Depuis, les historiens ont suivi son exemple. L'accent que met Ouellet sur les espaces traditionnels reflète l'influence des méthodes des Annales et de leurs analyses

25. William CRONON, *Nature's Metropolis : Chicago and the Great West*, New York, W.W. Norton, 1991 ; Neil FORKEY, *Shaping the Upper Canadian Frontier : Society, Environment, and Culture in the Trent Valley*, Calgary, University of Calgary Press, 2002. Voir aussi Gary BURRILL et Ian MCKAY, *op. cit.*, p. 3 et 9 ; Henry VELTMEYER, « The Capitalist Underdevelopment of Atlantic Canada », Robert J. BRYM et R. James SACOUMAN [éd.], *op. cit.*, p. 26. Pour une remise en question de la théorie des « *staples* », voir Douglas MCCALLA, *Planting the Province : The Economic History of Upper Canada, 1784-1870*, Toronto, University of Toronto Press, 1993, p. 5.

26. Serge COURVILLE, « Tradition or Modernity ? The Canadian Seignior in the Durham Era : Another Perspective », Patricia GALLOWAY [éd.], *Proceedings of the Seventeenth Meeting of the French Colonial Historical Society*, New York, University Press of America, p. 44-66 ; Serge COURVILLE et Normand SÉGUIN, *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, Société historique du Canada, 1989.

multivariées, leur incorporation de la géographie physique et leur perspective historique de longue durée. Selon l'historien français Fernand Braudel, théoricien de l'école des Annales, les humains sont « prisonniers » d'un équilibre particulier entre les forces naturelles et humaines et ils ne peuvent y échapper sans risquer de tout perturber²⁷. L'interprétation de Braudel de l'équilibre et de l'adaptation, appliquée aux régions rurales du Québec, annonce une autre dimension de l'histoire environnementale. Par exemple, la géographie historique de Hatvany reconstitue la relation entre l'homme et l'environnement dans les marais salants du Saint-Laurent au cours de plusieurs époques et illustre ce qu'il appelle une « histoire profonde » de ce milieu au sein duquel les agriculteurs « s'entendent » avec la terre, même lorsqu'ils la modifient²⁸. Obsédés par la *frontière*, les historiens américains n'ont pas été aussi réceptifs à ce concept de longue durée et, par conséquent, ils ont habituellement considéré les hommes et l'environnement comme deux univers antagonistes et séparés. Ce n'est que récemment que les Américains ont accepté de considérer les milieux agraires, qui combinent ces deux univers, comme un sujet légitime de l'histoire environnementale. Ceci explique en partie pourquoi la discipline s'est développée plus lentement dans des régions colonisées depuis longtemps comme l'Est de l'Amérique du Nord.

Les caractéristiques culturelles distinctes de l'Est de l'Amérique du Nord sont en effet la durée et la continuité de sa colonisation euro-américaine. « C'est l'évidence même que la frontière américaine a progressé bien plus rapidement que celle des Acadiens, constate Clark.

27. Cité dans Alfred W. CROSBY, *op. cit.*, p. 1185. Voir aussi Donald H. AKENSON, « Foreword », *Canadian Papers in Rural History*, vol. 4, Gananoque, Ontario, Langdale Press, 1988, n.p. ; Serge GAGNON, *Quebec and Its Historians: The Twentieth Century*, traduction de Jane Brierley, Montréal, Harvest House, 1985, p. 89-90 ; Robert P. SWIERENGA, « The Malin Thesis of Grassland Acculturation and the New Rural History », Donald H. AKENSON [éd.], *Canadian Papers in Rural History*, vol. 5, Gananoque, Ontario, Langdale Press, 1986, p. 12-13.

28. Matthew G. HATVANY, *op. cit.*, p. 3-4. Voir aussi Robert P. SWIERENGA, *op. cit.*, p. 11 ; Dan FLORES, « Place », *op. cit.*, p. 101 ; Karl JACOBY, *Crimes Against Nature: Squatters, Poachers, Thieves, and the Hidden History of American Conservation*, Berkeley, University of California Press, 2001, p. xvi ; Richard WHITE, « Afterword », *op. cit.*, p. 105 ; Mart A. STEWART, « If John Muir Had Been an Agrarian », *op. cit.*, p. 140.

En un siècle et demi, ces derniers n'avaient progressé que jusqu'aux marais estuariens de la [...] baie de Fundy²⁹. » Louise Dechène fait remarquer que les fermes de Montréal ont conservé leurs caractéristiques essentielles pendant deux siècles³⁰. Cette longue occupation du territoire permet d'envisager différemment l'étude de la société et de l'environnement. Une telle continuité est étrangère au paradigme d'une histoire environnementale qui met l'accent sur les nouveaux colons, les nouvelles terres et les transformations radicales, mais elle constitue un terrain propice pour réévaluer les récits fondateurs de la discipline.

Premièrement, « l'histoire profonde » de ces territoires colonisés depuis longtemps brouille la frontière entre nature et culture. En prenant du recul par rapport à l'époque des pionniers à laquelle s'attachent la plupart des historiens américains de l'environnement, et en adoptant plutôt une perspective de longue durée, on constate que l'environnement et la société s'intègrent beaucoup plus harmonieusement. Après plusieurs générations, la société atteint un équilibre au sein duquel les limites entre l'histoire humaine et l'histoire naturelle deviennent moins nettes. Sous l'angle de la *longue durée*, le sol, le climat, la forêt, la rivière, la prairie, le pâturage, la famille et la commune deviennent inextricablement liés et ne forment qu'une seule histoire. Les oscillations entre déboisement et reboisement, épuisement et renouvellement, établissement et abandon suggèrent une rencontre entre forces égales plutôt que la victimisation de la nature. La catastrophe écologique d'une époque devient le paysage de l'époque suivante. Lorsqu'il est considéré sous l'angle de l'histoire superficielle, le passé environnemental n'est que déclin et perturbation ; considéré sous l'angle de l'histoire profonde, il est loin d'être aussi sombre³¹.

29. Andrew Hill CLARK, *op. cit.*, p. 389.

30. Louise DECHÈNE, *Habitants and Merchants in Seventeenth-Century Montreal*, traduction de Liana Vardi, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1992, p. 279-280. Voir aussi Colin M. COATES, *The Metamorphoses of Landscape and Community in Early Quebec*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 2000, p. 4.

31. Matthew G. HATVANY, *op. cit.*, p. 13 ; Colin M. COATES, *Metamorphoses of Landscape*, *op. cit.*, p. 36-37 ; Serge GAGNON, *op. cit.*, p. 81-82 ; Serge COURVILLE et Normand SÉGUIN, « Rural Life in Nineteenth-Century Quebec », Marlene SHORE (éd.), *op. cit.*, Louise DECHÈNE, *op. cit.*, p. xiii ; Alicia DANIEL et Thor HANSON,

Deuxièmement, ces territoires colonisés depuis longtemps nous poussent à réfléchir à la façon dont les traditions et les coutumes ont façonné l'environnement. Les traditions diffèrent au Canada français, au Canada anglais et en Nouvelle-Angleterre, que ce soit en regard des systèmes de cultures, des utilisations de la forêt, des structures familiales, des répartitions des parcelles de terre ou des influences religieuses. Ces différentes traditions comportent toutefois une importante similitude : la persistance dans le temps. L'histoire environnementale, fondée sur l'expérience de l'Ouest américain, perçoit l'utilisation des terres comme un désordre éclaté dont la seule motivation est la poursuite du profit. La plupart des historiens environnementaux suivent l'exemple de Cronon (*Changes on the Land*) et présument qu'une tendance capitaliste a structuré les rapports avec la nature, même chez les premiers arrivants euro-américains. Mais ce point de vue a essentiellement tiré son origine du paradigme de l'Ouest où des élans du capitalisme avancé et l'individualisme de Turner étaient en plein essor. L'histoire rurale de l'Est présente les motifs de l'utilisation des terres sous un autre jour. Selon Clark, en Acadie, « lors de l'occupation initiale, les liens de la coutume *étaient* visiblement tendus, mais certainement pas rompus³² ». Dechêne et Cole Harris ont également remarqué l'importance de la tradition européenne dans l'utilisation des terres au Canada et Hatvany a démontré la façon dont les techniques traditionnelles d'endiguement ont aidé à surmonter les limites naturelles de l'expansion agricole du Québec³³.

* « Remote, Rocky, Barren, Bushy Wild-woody Wilderness » : The Natural History of the Northeast », Christopher MCGRORY KLYZA [éd.], *Wilderness Comes Home : Rewilding the Northeast*, Hanover, New Hampshire, Middlebury College Press, 2001, p. 41 ; Lloyd C. IRLAND, *The Northeast's Changing Forest*, Petersham, Massachusetts, Harvard Forest, 1999, p. 59 et 115 ; David FOSTER, préface de Irland, *Northeast's Changing Forest*, *op. cit.*, p. xix ; Kent RYDEN, citant John ELDER, *Landscape with Figures : Nature & Culture in New England*, Iowa City, University of Iowa Press, 2001, p. 60 et 220 ; William CRONON, « Uses of History », p. 2-3.

32. Andrew Hill CLARK, *op. cit.*, p. 384.

33. Louise DECHÊNE, *op. cit.*, p. xvii-xiv, 282 ; Matthew G. HATVANY, *op. cit.*, p. 9 ; Colin M. COATES, *Metamorphoses of Landscape*, p. 10 ; Robert HAMILTON, « Feudal Society and Colonization : A Critique and Reinterpretation of the Historiography of New France », Donald H. AKENSON [éd.], *Canadian Papers in Rural History*, *op. cit.*, p. 8-19, 24 et 44 ; John Warfield SIMPSON, *Visions of Paradise : Glimpses of Our Landscape's Legacy*, Berkeley, University of California Press, 1999, p. 24.

Le rôle de la tradition dans ces territoires colonisés depuis longtemps donne lieu à une perspective différente sur ceux qui étaient en étroite relation avec l'environnement et la société. Il y a un certain temps, l'historien de la « wilderness », Roderick Nash, soutenait que les agriculteurs vivaient trop près de la nature pour l'apprécier autrement que pour sa valeur économique en tant que matière première et Nelles considérait les agriculteurs comme les traîtres de l'histoire de la conservation au Canada³⁴. Mais en sondant des habitudes agraires bien ancrées, nous découvrons un ensemble plus nuancé de comportements et de motivations. Donald Worster a attribué la responsabilité du *Dust Bowl* des années 1930 à ces agriculteurs qui, cherchant à maximiser les profits, étaient fiers de mettre les grandes plaines en culture et n'ont pas su accepter la suprématie de l'herbe dans les prairies. Mais, leur éloignement de la terre, comme Worster l'a expliqué, résultait au moins en partie de leur orientation classique en tant que pionniers de l'Ouest : ils venaient d'arriver à la dernière frontière de l'agriculture américaine et un sentiment d'appartenance leur faisait défaut. S'il est vrai que la mobilité explique en partie leurs traitements abusifs de la terre, que pourrions-nous extrapoler au sujet des agriculteurs qui ont vécu sur la même terre pendant plusieurs générations³⁵ ? Tel que l'a démontré Hal Baron, les agriculteurs bien établis dans l'Est ont entretenu un fort sentiment d'appartenance. Les liens multigénérationnels qu'ils ont entretenus avec le sol sont probablement à l'origine d'une éthique de la terre autrement plus significative³⁶.

34. Roderick NASH cité dans Karl JACOBY, *op. cit.*, p. xv-xvi et 2-3 ; H. V. NELLES, *op. cit.*, p. 192. Voir aussi John OPIE, *Nature's Nation : An Environmental History of the United States*, Fort Worth, Harcourt Brace College Publishers, 1998, p. 2 ; Karl JACOBY, « Class and Environmental History : Lessons from "The War in the Adirondacks" », *Environmental History*, vol. 2, juillet 1997, p. 325 ; Mart A. STEWART, « If John Muir Had Been an Agrarian », *op. cit.*, p. 142.

35. Donald WORSTER, *Dust Bowl : The Southern Plains in the 1930s*, New York, Oxford University Press, 1979, p. 6 et 57.

36. Voir Hal BARON, *Those Who Stayed Behind : Rural Society in Nineteenth-Century New England*, New York, Cambridge University Press, 1984, surtout le chapitre 6. Baron n'aborde pas l'occupation du territoire, mais il démontre la cohésion grandissante de la communauté. Au sujet des liens entre la conscience d'un lieu et l'éthique de la terre, voir Lura BEAM, *A Maine Hamlet*, New York, Wilfred Funk, 1957 et Margaret Lynn BROWN, *The Wild East : A Biography of the Great Smoky Mountains*, Gainesville, University Press of Florida, 2000, p. 37.

Au Québec et en Nouvelle-Angleterre, les historiens qui ont étudié la crise agricole de la première moitié du XIX^e siècle se sont concentrés sur les mauvais traitements que les agriculteurs ont infligés à la terre. R. L. Jones, au Québec, et Harold Fisher, en Nouvelle-Angleterre, ont suggéré que les agriculteurs ont négligé les rotations des cultures, épandu trop peu de fumier et épuisé leurs sols³⁷. Plus récemment, des historiens ont minimisé la portée des pratiques non durables et mis plutôt l'accent sur les sols pauvres et le mauvais climat, une faible formation de capital, un mauvais positionnement sur le marché et le surpeuplement. Considérant ces facteurs économiques, John McCallum croit que « tout compte fait, bien trop d'importance a été accordée au soi-disant conservatisme, au retard, à l'ignorance et à d'autres manques d'initiatives du pauvre habitant³⁸ ». Tandis que ces études récentes minimisent les effets du conservatisme agraire sur l'environnement, d'autres études soulignent la possibilité que la tradition ait entraîné une utilisation plus durable des terres dans l'Est. Dans son étude de Concord à l'époque coloniale, Brian Donahue a démontré que les premiers agriculteurs ont réussi à adapter les traditions anglaises d'agriculture mixte à de nouvelles circonstances environnementales afin de créer un paysage de pâturage creusé, labouré et clos qui rappelle la campagne anglaise. Il démontre

37. Richard L. JONES, R.M. McInnis, « A Reconsideration of the State of Agriculture in Lower Canada in the First Half of the Nineteenth Century », in Donald H. AKENSON (ed.), *Canadian Papers in Rural History*, vol. 3, Gananoque (Ontario), Langdale Press, 1982, p. 9-11. Voir aussi Harold F. WILSON, *The Hill Country of Northern New England : Its Social and Economic History, 1790-1930*, New York, Columbia University Press, 1936.

38. John MCCALLUM, *op. cit.*, p. 4-5. Voir aussi R.M. McInnis, « A Reconsideration of the State of Agriculture in Lower Canada in the First Half of the Nineteenth Century », *op. cit.*, p. 11, 13-14, 17, 19-21, 23-25, 29, 32 et 34 ; Matthew G. HATVANY, *op. cit.*, p. 76 et 110 ; Edward N. TORBERT, « The Evolution of Land Utilization in Lebanon, New Hampshire », *Geographical Review*, vol. 25, 1935, p. 217 ; H.N. MULLER, *From Ferment to Fatigue ? 1870-1900 : A New Look at the Neglected Winter of Vermont*, Burlington, 1984 ; William L. TAYLOR, « The Nineteenth Century Hill Town : Images and Reality », *Historical New Hampshire*, vol. 37, Winter 1982, p. 279-299 ; Paul Glenn MUNYON, *A Reassessment of New England Agriculture in the Last Thirty Years of the Nineteenth Century : New Hampshire, A Case Study*, New York, 1978 ; Norman W. SMITH, « A Mature Frontier : The New Hampshire Economy, 1790-1850 », *Historical New Hampshire*, vol. 24, n° 3, 1969, p. 14-15 ; Michael M. BELL, « Did New England Go Downhill ? » *Geographical Review*, vol. 79, octobre 1989, p. 456-461 et 463.

que le système a duré étonnamment longtemps dans le cadre du Nouveau Monde. Ni partisans de l'économie de marché ni traditionalistes obtus, ils ont appliqué les idées de l'Ancien Monde aux conditions du Nouveau Monde en introduisant ces habitudes dans un réseau culturel formé de la famille, de la communauté, de la religion et de la terre³⁹. La façon dont les agriculteurs canadiens-français et de la Nouvelle-Angleterre ont traité la terre demeure imprécise, mais leurs motifs étaient manifestement plus complexes que le laissent entendre la plupart des histoires environnementales conventionnelles.

L'ouvrage de Richard Judd sur le nord de la Nouvelle-Angleterre suggère que ces traditions de l'Ancien Monde ont favorisé une gestion prudente des ressources communes comme le foin de pré, le bois d'œuvre, le gibier et le poisson⁴⁰. Des générations d'habitants de la Nouvelle-Angleterre ont utilisé leurs forêts comme un terrain communal pour chasser, pêcher, faire paître, couper du bois de chauffage et du bois d'œuvre et cueillir des herbes, des petits fruits, du ginseng et de la

39. Brian DONAHUE, *op. cit.* ; Richard W. JUDD, *Common Lands, Common People, op. cit.*, surtout le chapitre 2 ; Steven HAHN, « Hunting, Fishing, and Foraging : Common Rights and Class Relations in the Postbellum South », *Radical History Review*, vol. 26, no. 18, 1982, p. 38-39 et 43.

40. Richard W. JUDD, *Common Lands, Common People op. cit.* Sur les prémisses de Cronon concernant les motivations capitalistes des colons, voir *Changes in the Land : Indians, Colonists, and the Ecology of New England*, New York, Hill and Wang, 1983. Sur les transferts culturels avec l'Europe, voir Timothy H. BREEN, *Puritans and Adventures : Change and Persistence in Early America*, New York, Oxford University Press, 1980 ; David Grayson ALLEN, *In English Ways : The Movement of Societies and the Transfer of English Local Law and Custom to Massachusetts Bay in the Seventeenth Century*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1981 ; David B. HALL, *Worlds of Wonder, Days of Judgment : Popular Religious Belief in Early New England*, New York, Knopf, 1989 ; Martyn J. BOWDEN, « Culture and Place : English Sub-Cultural Regions in New England in the Seventeenth Century », *Connecticut History*, vol. 35, 1994, p. 68-146. Sur la controverse entre les mentalités pré-capitalistes et capitalistes, voir James A. HENRETTA, « Families and Farms : *Mentalite* in Pre-Industrial America », *William and Mary Quarterly*, 3^e série, vol. 35, 1978, p. 3-32 ; Winnifred B. ROTHENBERG, « The Market and Massachusetts Farmers, 1750-1855 », *Journal of Economic History*, vol. 41, 1981, p. 283-314 ; Robert E. MUTCH, « The Cutting Edge : Colonial America and the Debate about the Transition to Capitalism », *Theory and Society*, vol. 9, 1980, p. 847-863 ; Steven HAHN et Jonathan PRUDE [éd.], *The Countryside in the Age of Capitalist Transformation : Essays in the Social History of Rural America*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1985.

gomme d'épinette. Ici, encore une fois, l'utilisation continue pendant plusieurs générations semble indiquer un plus grand sentiment d'appartenance à ces terres. Margaret Brown, qui écrit sur le sud des Appalaches, a trouvé que « d'une manière qui est étrangère au lecteur moderne, l'amour de la terre est né de son utilisation⁴¹ ».

Comme c'est souvent le cas, ces éthiques de la terre sont bien plus évidentes lorsqu'elles se heurtent à celles d'autres classes. Dans plusieurs histoires récentes, on décrit les conflits entre les gens ordinaires de la campagne et les conservationnistes de la ville qui ont changé les règlements en ce qui concerne l'accès à la pêche et à la chasse dans ces terres vierges de l'Est à la fin du XIX^e siècle. Carl Jacoby a étudié l'impact des nouveaux règlements en matière de conservation sur les bûcherons et les fermiers américains, canadiens-français et amérindiens qui se servaient de la forêt des Adirondacks afin de pourvoir à leurs besoins et s'approvisionner en fourrage. Selon Jacoby, ces bûcherons et fermiers défendaient leurs propres codes de conservation fondés sur le partage de préoccupations communes, le bon voisinage et les besoins de subsistance. William Parenteau et Richard Judd ont décrit un conflit similaire en ce qui concerne les lois sur la chasse et la pêche d'un côté et de l'autre de la frontière de la Nouvelle-Angleterre et du Canada atlantique. Ni les braconniers ni les conservationnistes n'étaient aussi unidimensionnels qu'ils le paraissaient⁴².

Du côté canadien, des ouvrages de Sean Cadigan suggèrent la même chose au sujet des pêches. Mis à l'épreuve par des technologies de

41. Margaret Lynn BROWN, *op. cit.*, p. 12, 15, 22, 24, 29, 30, 39 et 41-42. Voir aussi Donald DAVIS, *Where There Are Mountains : An Environmental History of the Southern Appalachians*, Athens, University of Georgia Press, 2000, p. 41, 17-79, 135 et 197 ; Daniel S. PIERCE, *The Great Smokies : From Natural Habitat to National Park*, Knoxville, University of Tennessee Press, 2000, p. xiv et xviii ; Kathryn NEWFONT, « No More Wilderness, No More Clearcuts : Commons Users and Forest Politics in Appalachian North Carolina, 1964-1994 », communication présentée au congrès de l'American Society for Environmental History et de la Forest History Society, « Making Environmental History Relevant in the 21st Century », Durham, North Carolina, mars-avril, 2001.

42. Karl JACOBY, *Crimes Against Nature*, *op. cit.*, p. xv-xvi, 1-3 et 329. Richard JUDD et William PARENTEAU, *op. cit.* ; Karl JACOBY, « Class and Environmental History », *Environmental History*, vol. 2, n^o 3, July 1997, p. 324-325.

pêche intensives, les Terre-Neuviens de Cadigan ont revendiqué leurs droits coutumiers d'accès en tant que « moralité communale » (« *commons morality* ») qui était par nature plus durable et plus équitable que les codes proposés par le gouvernement. L'anthropologue Jim Acheson a fait cette observation au sujet de la pêche au homard dans le Maine, une observation que Richard Judd a trouvée adéquate pour décrire les pêcheries côtières de la Nouvelle-Angleterre⁴³. Si les fonctionnaires, ainsi que la plupart des historiens, ignorent ces régimes locaux de gestion commune, il n'en demeure pas moins que ceux-ci ont joué un rôle actif dans les questions relatives à la protection du poisson des deux côtés de la frontière. Nous pouvons toujours débattre de la justesse des analyses de Jacoby, de Cadigan, de Parenteau et de Judd quand ils affirment que ces régimes locaux sont plus durables que les politiques officielles qui les ont remplacés. Toutefois, nous devrions passer moins de temps à célébrer nos héros nationaux de la conservation et étudier davantage la façon dont les agriculteurs, les habitants, les bûcherons, les trappeurs et les braconniers percevaient leur propre usage de la nature. Ces « communaux » n'avaient probablement pas la sensibilité spirituelle que l'on associe au conservationnisme classique, mais ils comprenaient les répercussions pratiques de la pêche, de la chasse et du déboisement des forêts. La conservation au niveau local est aussi compliquée que fascinante et l'est de l'Amérique du Nord, avec sa longue histoire agricole et son extraction mineure des ressources, offre un lieu privilégié pour explorer de telles implications⁴⁴.

43. Sean T. CADIGAN, « The Moral Economy of Retrenchment and Regeneration in the History of Rural Newfoundland », in Reginald BYRON [ed.], *Retrenchment and Regeneration in Rural Newfoundland*, Toronto, University of Toronto Press, 2003, p. 15 et 17 ; James M. ACHESON, *The Lobster Gangs of Maine*, Hanover N.H., University Press of New England, 1988 ; James M. ACHESON, « Fisheries Management and Social Context : The Case of the Maine Lobster Fishery », *Transactions of the American Fisheries Society*, vol. 104, n° 4, p. 653-668 ; Richard W. JUDD, « Grass-Roots Conservation in Eastern Coastal Maine : Monopoly and the Moral Economy of Weir Fishing, 1893-1911 », *Environmental Review*, vol. 12, été 1988, p. 80-103 ; Richard W. JUDD, « Saving the Fishermen as Well as the Fish : Conservation and Commercial Rivalry in Maine's Lobster Industry, 1872-1933 », *Business History Review*, vol. 62, hiver 1988, p. 596-625.

44. Sean T. CADIGAN, « The Moral Economy of Retrenchment and Regeneration in the History of Rural Newfoundland », *op. cit.*, p. 18-19 et 24-25 ; Margaret Lynn BROWN, *op. cit.*, p. 69 ; Richard W. JUDD, *Common Lands, Common People*, *op. cit.*, chapitre 3.

Finalement, où nous mène notre comparaison de l'histoire environnementale aux États-Unis et au Canada? Par opposition à l'histoire environnementale conventionnelle, l'histoire environnementale de la biorégion du Nord-Est comprend plusieurs générations d'agriculteurs qui ont travaillé et retravaillé la terre selon leurs propres classe et traditions culturelles. Puisque les classes et les traditions ne font pas partie de l'histoire environnementale conventionnelle, le Canada a un rôle important à jouer dans le développement continu de ce domaine. Aussi, les similitudes dans l'histoire du Québec et de la Nouvelle-Angleterre démontrent l'importance de la tradition et de l'occupation à long terme dans la formation du lien entre nature et culture. L'environnement et la société ne peuvent pas être considérés séparément et le fait de comprendre cela à partir d'un cas exemplaire, celui des frontières est du continent, nous aide à reconstruire l'histoire environnementale de sorte qu'elle soit adaptée aux sociétés modernes. En définissant le lien entre nature et culture de façon plus complexe, nous sommes mieux disposés à défendre ce milieu moderne contre toutes formes d'utilisation non durable. Et ce qui s'applique en Nouvelle-Angleterre, au Québec et dans le Canada atlantique s'applique aujourd'hui partout ailleurs.